



JA. BEALOR.

MIDDERICH.

— Fusillez-les tous deux, dit Rosas. (Page 895.)

mis et nous tenons nos promesses. Roi Charles Stuart, vous êtes notre prisonnier.

Et tous deux étendirent en même temps la main pour saisir le roi ; mais avant que le bout de leurs doigts touchât sa personne, tous deux étaient tombés, l'un évanoui et l'autre mort.

Athos avait assommé l'un avec le pommeau de son pistolet, et Aramis avait passé son épée au travers du corps de l'autre.

Puis, comme le comte de Lœwen et les autres chefs reculaient épouvantés devant ce secours inattendu qui semblait tomber du ciel à celui qu'ils croyaient déjà leur prisonnier, Athos et Aramis entraînent le roi hors de la tente parjure, où il s'était si imprudemment aventuré, et, sautant sur les chevaux que les laquais tenaient préparés, tous trois reprirent au galop le chemin de la tente royale.

En passant ils aperçurent de Winter qui accourait à la tête de son régiment. Le roi lui fit signe de les accompagner.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Les Argentins arrivaient en foule et débarquaient, et sur le port les habitants les attendaient, choisissant à mesure qu'ils mettaient pied à terre, en raison de leur ressource pécuniaire ou de la grandeur de leur habitation, le nombre d'émigrants qu'ils pouvaient recueillir. Alors, vivres, argent, habits, tout était mis à la disposition de ces malheureux, jusqu'à ce qu'ils se fussent créé quelques ressources, ce

à quoi tout le monde les aidait ; et de leur côté ceux-ci, reconnaissants, se mettaient aussitôt au travail, afin d'alléger le fardeau qu'ils imposaient à leurs hôtes, et de leur donner ainsi le moyen d'accueillir de nouveaux fugitifs. Pour arriver au but, les personnes les plus habituées à toutes les jouissances du luxe travaillaient aux derniers métiers, les ennoblissant d'autant mieux que ces métiers étaient plus en opposition avec leur état social.

Ce fut ainsi que les plus beaux noms de la république argentine figurèrent dans l'émigration.

Lavallé, la plus brillante épée de son armée; Florencio Varela, son plus beau talent; Agüero, un de ses premiers hommes d'État; Echaverría, le Lamartine de la Plata; La Vega, le Bayard de l'armée des Andes; Guttierrez, l'heureux chanteur des gloires nationales; Alsina, le grand avocat et l'illustre citoyen, apparaissent au nombre des émigrants, comme apparaissent aussi Saenz, Valiente, Molino Torrès, Ramos, Megia, les grands propriétaires; comme apparaissent encore Rodriguez, le vieux général des armées de l'indépendance et des armées unitaires; Olozabal, un des plus braves de cette armée des Andes, dont nous avons dit que La Vega était le Bayard. — C'est que Rosas poursuivait également l'unitaire et le fédéral, ne se préoccupant que d'une chose, c'est-à-dire de se débarrasser de tous ceux qui pouvaient être un obstacle à sa dictature.

C'est à cette hospitalité accordée aux hommes qu'il poursuivait qu'il faut attribuer la haine que Rosas portait à l'État oriental.

À l'époque que nous citons, la présidence de la République était exercée par le général Fructuose Rivera.

Rivera, dont nous venons de prononcer le nom, était un homme de la campagne, comme Rosas, comme Quiroga; seulement, tous ses instincts le portaient à la civilisation, ce qui faisait de lui l'opposé de Rosas. Comme homme de guerre, la bravoure de Rivera n'a point été surpassée; comme homme de parti, sa géné-

rosité n'a pas été atteinte. Pendant trente-cinq ans, on l'a vu figurer dans les scènes politiques de son pays. Pendant trente-cinq ans, on l'a vu sauter sur ses armes au moment même où le mot : Guerre à l'étranger! a été prononcé.

Lorsque la révolution contre l'Espagne commença, il sacrifia sa fortune; car, pour lui, c'était un besoin irrésistible que de donner; il n'était pas généreux, il était prodigue.

Et, de même que Rivera était prodigue envers les hommes, Dieu avait été prodigue envers lui. C'était un beau cavalier, dans le sens du mot espagnol *caballero*, qui comprend à la fois le soldat et le gentilhomme; au teint brun, à la taille élevée, au regard perçant, causant avec grâce, et entraînant ses interlocuteurs dans le cercle fascinateur d'un geste qui n'appartenait qu'à lui: aussi a-t-il été l'homme le plus populaire de l'État oriental; mais, il faut le dire, jamais, en même temps, plus mauvais administrateur ne désorganisa les ressources pécuniaires d'un peuple. Il avait dérangé sa fortune particulière, il déranga la fortune publique, non pour se reconstituer une fortune, mais parce que, homme public, il avait conservé toutes les façons princières de l'homme privé.

Mais à l'époque où nous voilà arrivés, cette ruine ne se faisait pas encore sentir. Rivera commençait sa présidence, et sa présidence était entourée des hommes les plus capables du pays: Obez, Herrera, Vasquez, Alvares, El-lauri, Luiz-Édouard Perez, étaient véritablement, sinon ses ministres, du moins les directeurs de son gouvernement; et avec ces hommes, tout ce qui était progrès, liberté et prospérité, était assuré à ce beau pays.

Obez, le premier des amis de Rivera, était un homme d'un caractère antique; son patriotisme, sa grandeur, ses talents éminents, son instruction profonde, le mettent au nombre des grands hommes de l'Amérique. Pour que rien ne manquât à sa popularité, il est mort dans la proscription, une des premières victimes du système de Rosas dans l'État oriental.

Luiz-Édouard Perez était l'Aristide de Mon-